

« Nous avons toujours été ainsi »... Vraiment? La *causa sui* de la réponse interprétative primale¹ de l'enfant

Cette première période de l'enfance ... est immergée comme une ville enfouie, et quand nous évoquons cette époque avec nos enfants, nous le faisons en étrangers, et nous parvenons difficilement à y retrouver notre chemin. (Selma Fraiberg, citée par Joel Kantor, 1978, p. 1290).

Introduction

La psychanalyse peut parfois apporter un nouvel éclairage dans les débats contemporains sur certaines valeurs morales et tensions sociales. La quête d'explications causales est souvent au cœur de ces débats et les causalités établies, réelles ou imaginaires, peuvent devenir des arguments tactiques percutants, comme nous l'avons vu dans les débats publics sur les différences raciales dans la mesure de l'intelligence ou sur la possibilité de se remémorer des abus sexuels subis dans l'enfance. Au-delà des controverses sur l'apport relatif de l'inné et de l'acquis, ou des facteurs génétiques par rapport aux facteurs environnementaux, la passion pour la causalité, une notion centrale des études de Freud sur la curiosité sexuelle infantile, transcende ces préoccupations scientifiques légitimes. Aulagnier (1979) désigne ce phénomène comme un double principe de causalité inhérent au développement humain : la causalité « démontrée » que partage une culture ou une collectivité donnée, et la causalité « interprétée » du sujet individuel. Cette dernière concerne « notre » réalité, d'où nous venons, pourquoi les choses nous arrivent, ce qui bouleverse notre existence, toutes les différentes facettes de la question fondamentale du sens de notre vie.

Dans cet article, nous présenterons l'idée d'une causalité des réponses psychiques inconscientes précoces dans le processus de devenir qui nous sommes, et réfléchirons à l'utilité d'en déceler l'existence dans nos trames narratives individuelles. On trouve une illustration de la pertinence éventuelle de cette idée dans les débats sociaux actuels en examinant de près l'un des arguments fondamentaux du mouvement LGBTQ dans sa quête de justice sociale, argument selon lequel l'orientation sexuelle non-normative n'est ni un « choix » ni une « préférence ». La question a refait surface sur la scène politique américaine l'année dernière, au cours de l'audience de confirmation d'une nouvelle juge à la Cour suprême, lorsque cette dernière a affirmé ne pas faire de discrimination fondée sur la « préférence sexuelle ». D'après un article paru dans *USA Today* (Petrow, 2020), l'internet s'est immédiatement « enflammé ». Dans son reportage sur cette querelle, l'auteur rappelait aux lecteurs que l'usage des termes « préférence sexuelle » et « choix sexuel » était depuis longtemps banni du discours sur l'homosexualité. L'orientation sexuelle est une part immuable de notre identité, poursuivait-il, et « c'est valable pour tous, qu'on soit hétéro ou homo ». Pour étayer sa position, il invoquait un échange avec ses parents, perplexes devant la véhémence de ce débat linguistique. À la question : « Quand avez-vous su que vous étiez hétérosexuels? », ils avaient apparemment répondu simultanément : « Nous avons toujours été ainsi ». « Exactement! », avait répondu l'auteur sur un ton triomphal. « Vous n'avez pas choisi d'être hétéro et je n'ai pas choisi d'être gai ».

¹ Il y a peut-être matière à discussion sur le choix du mot « primal » en français par rapport à « primitif » pour rendre compte du concept.

De toute évidence, les psychanalystes s'entendent sur l'idée que le désir sexuel – quel que soit son objet ou sa visée – n'est jamais ressenti comme un choix. D'innombrables romans, chansons et vignettes historiques attestent de ce fait. Quand elle se manifeste, la pulsion sexuelle surgit dans l'ego comme une perturbation étrangère. Les psychanalystes n'ont aucune difficulté à accepter l'utilité heuristique dans un débat politique d'un argument qui contribue à dissiper de vieux préjugés. Cependant, fonder la défense du droit de suivre son désir amoureux sur la mémoire consciente équivaut à un trucage rhétorique. C'est oublier qu'il y a une préhistoire à toute vie humaine, une période dont on ne se souvient pas, mais qui demeure fondatrice. Le mystère de l'amnésie infantile a intrigué les savants et savantes bien avant que Freud n'en élabore sa propre compréhension. Si on cherche vraiment à établir une explication scientifique *exhaustive* des origines de l'orientation sexuelle, homo ou hétéro, on doit nécessairement y *inclure* un examen de cette période très précoce qu'on ne peut ni se remémorer, ni directement étudier. Sans cet effort, l'orientation sexuelle échappe à la perspective de la construction de sa propre histoire, et l'aventure de reconstitution du cheminement par lequel on est devenu qui on est perd tout intérêt personnel, théorique ou thérapeutique. On ne peut se contenter de prétendre que « des recherches scientifiques crédibles » (Petrow, *op. cit.*) font tout simplement disparaître cette pièce du puzzle de la sexualité humaine. Quoi qu'il en soit, dans cet article, comme dans d'autres du même genre, la « recherche » invoquée n'est jamais aussi claire qu'elle le paraît. Ce qui est clair, toutefois, c'est la tentative de présenter *toute* orientation sexuelle comme étant complètement prédéterminée. Cette tactique a été efficace pour attaquer les déplorables thérapies de conversion autrefois pratiquées par certains psychothérapeutes, et aujourd'hui généralement dénoncées comme étant contraires à l'éthique et dangereuses. Mais les psychanalystes ne peuvent accepter l'orientation sexuelle comme une donnée qui émergerait par elle-même dans l'enfance. Tout comme Freud, plus nous en savons sur les aléas du développement dans la petite enfance, plus notre curiosité s'aiguise sur la raison pour laquelle les hétérosexuels eux-mêmes sont comme ils sont.

J'imagine que les chercheurs dans d'autres domaines que la psychanalyse opposeraient peu de résistance au point de vue de Piera Aulagnier, selon lequel le *fatum* de la condition humaine est d'être dépassé par la vie. Or, dans notre domaine, comme pour la plupart des gens, le besoin persiste de trouver un sens à la découpe infinitésimale de la vie telle que nous la connaissons. Et il en est ainsi, comme nous nous apprêtons à le montrer, pour le nourrisson et le tout-petit de notre préhistoire. Derrière la question de l'orientation sexuelle du futur adolescent et adulte, se tient un enfant perplexe, intensément préoccupé par la causalité de l'existence, de sa propre existence. Cette quête oubliée de vouloir savoir exerce une énorme influence sur notre identité et notre sexualité futures. En tenant compte de cette préhistoire, on peut constater que non seulement « nous n'avons pas toujours été ainsi », mais qu'une *réponse*² précoce, inconsciente, de l'enfant à son environnement initial a produit une pulsion sexuelle qui ne préexistait pas avant son émergence. Bien que cette « réponse » (essentiellement corporelle) ne relevait pas d'emblée du ressort du moi, elle n'en a pas moins émergé de besoins libidinaux et narcissiques déjà présents chez le nourrisson, dont elle fécondera les futurs fantasmes inconscients. Au lieu de nous heurter à la question du choix sexuel à l'âge adulte, soit nos façons d'agir, notre réflexion dans cet article s'orientera dans le sens des *réponses* inconscientes à notre environnement

² En invitant les psychanalystes à penser en termes de « réponse » plutôt que de « responsabilité », Laplanche (1994) ouvre une perspective inédite sur la causalité.

humain qui se sont produites dans notre enfance précoce. Malgré lui, le nourrisson « répond » à la stimulation des messages énigmatiques imprégnés de désir qui lui parviennent des adultes qui l'entourent. Impossible d'éviter une réponse, impossible d'éviter de chercher à comprendre, même dépassé et équipé d'outils psychiques primitifs et inadéquats. Ce mouvement circulaire de réponse et d'*auto-théorisation* simultanée présente, à mon avis, un paradoxe incontournable. Dans ce positionnement identificatoire primal, quelque chose en nous a répondu, et ce quelque chose est devenu une partie de notre être, quelque-chose-que-nous-avons-inconsciemment-désiré-être. *Nous sommes par conséquent, sous cet angle, à la fois effet et cause, choisissons et choisis, déterminants et déterminés.* Ce mode de réflexion sur le fantasme inconscient, s'il est conforme à la pensée psychanalytique traditionnelle, met au jour une toute nouvelle chaîne d'incidence. Avant de poursuivre l'argumentation à l'appui de ce point de vue, revenons au tout début.

La question du choix pour Freud, et sa relation avec le déterminisme psychique

Freud était profondément attaché au modèle scientifique, ce qui explique qu'il ait conservé, dans son évolution des études neurologiques vers le traitement de l'hystérie, la conviction que des « lois » naturelles codifiables pouvaient aussi être appliquées à la sphère mentale. Comme il l'affirmait dans ce passage :

« les psychanalystes sont marqués par une croyance particulièrement stricte en un déterminisme de la vie psychique. Pour eux, il n'y a rien de banal, d'arbitraire ou d'aléatoire. » (1910 [1909], p 38³)

La croyance de Freud en un déterminisme psychique n'était pas une croyance en un pré-déterminisme. *L'élément « psychique » de cette notion signifiait que les êtres humains sont souvent déterminés par leurs propres pensées.* Il est essentiel de se rappeler, comme d'autres auteurs l'ont déjà fait remarquer (Basch, 1978; Krystal, 1978; Friedman, 1965; Smith, 1978; Wallace, 1986), que le déterminisme dont il est question dans les premiers écrits de Freud a toujours été un déterminisme de sens. Selon la formulation classique de Freud (1910, *Cinq leçons*), le sens nous détermine de l'intérieur *parce que nous n'en savons rien.* Les exemples sont trop nombreux pour en faire un inventaire exhaustif, mais dans *Leçons d'introduction à la psychanalyse* (1916-17), par exemple, Freud affirme à plusieurs reprises que les symptômes ne sont ni absurdes ni inintelligibles, qu'ils sont intimement liés à l'histoire et à la vie affective du patient, et qu'ils recèlent non seulement une intention, mais aussi un désir (voir les leçons XVII et XXIII). Dans chaque cas, la pensée inconsciente avait fait surgir à l'esprit une « idée incompatible », c'est-à-dire inacceptable pour le moi. Dans certains cas, cette idée incompatible avait dû être éjectée de la conscience à cause de son caractère offensif contre les valeurs morales de la personne. Dans d'autres cas, la pensée inconsciente, surgissant *après-coup* comme la reformulation d'une interaction antérieure avec d'autres personnes, donnait lieu à un autre genre d'incompatibilité émotionnelle. Dans un cas comme dans l'autre, il était question d'événements intrapsychiques et non de causes matérielles préexistantes. On trouve de nombreux exemples de ces deux types d'idée incompatible dans les publications de Freud des années 1890. Deux exemples tirés de l'ouvrage *Études sur l'hystérie* (1893-1895), coécrit par Breuer et Freud, suffiront à illustrer chacune de ces notions. Dans le cas de Fraulein Elisabeth Von R., c'est une attirance pour son beau-frère qui était totalement intolérable à ses yeux. Alors qu'elle arrivait

³ Traduction libre.

trop tard au chevet de sa sœur bien-aimée, « à ce moment-même, une autre pensée avait traversé son esprit ... comme un éclair déchirant les ténèbres : ‘À présent, il est libre et je peux être son épouse’⁴» (p 156). On trouve un exemple du deuxième type d’idée incompatible dans l’histoire de Mlle Lucy R., une gouvernante qui était secrètement amoureuse de son employeur veuf. Elle avait entretenu l’espoir que ses sentiments puissent être réciproques jusqu’au jour où son patron avait eu un violent accès de colère contre elle à propos de sa façon de prendre soin de ses enfants. Mlle Lucy avait eu cette pensée, aussitôt refoulée : « J’ai dû faire une erreur. Il ne peut jamais avoir eu de sentiments affectueux pour moi. S’il en avait eu, ces sentiments lui auraient dicté de me traiter avec plus de considération » (p 120-121⁵). Dans chacun de ces cas, la pensée inconsciente qui avait provoqué le choc psychique avait dû être refoulée.

D’après le théorème de causalité psychanalytique, la cause immédiate d’un comportement est toujours « immanente à l’acteur lui-même » (Wallace, 1986, p 937). Krystal (1978) parle des « séquelles indirectes du trauma », à savoir les fantasmes auxquels le trauma s’attache pour produire du sens (note de bas de page, p. 90). En introduisant une dimension intrapsychique du trauma (une orientation pour laquelle il a été sévèrement critiqué par certains), Freud a fait évoluer son projet thérapeutique en plaçant le déplaisir des *réactions internes* du patient aux événements de sa vie – visiblement traumatiques ou non –, et *en général, les événements impliquant d’autres personnes*, au premier plan de l’histoire que devait élaborer « l’activité de pensée⁶», selon le terme de Freud (1894, p 47, SE III). La notion d’idée incompatible et la pensée inconsciente qui la sous-tend constituent donc les catégories conceptuelles plus larges qui englobent celles des souvenirs de frayeurs et/ou de séductions dans l’enfance. La pensée inacceptable, une fois surgie ou refoulée, devient un élément déterminant de la vie affective future du sujet. Selon les premiers écrits de Freud, « l’inquiétante étrangeté » en nous consistait en une pensée avec laquelle on ne peut pas vivre.

La cause ou les causes que la psychanalyse recherche ou découvre sont des *représentations* particulières. Ce qui est en jeu n’est pas – ou du moins pas seulement – un passé factuel, mais la représentation d’un conflit interne. Le phénomène psychique à l’œuvre est à la fois un cataclysme et un enfouissement qui déterminent des actes obsessionnels, des symptômes hystériques débilissants et des échecs amoureux répétitifs. Si j’évoque cette histoire ancienne, c’est parce que je tiens à insister sur un aspect de l’œuvre freudienne qui me paraît essentiel à la compréhension de la question de la « préférence » évoquée plus haut quant au « choix » d’objet. En révélant l’existence d’une pensée inconsciente, Freud a mis au jour un registre de causalité caché, un registre issu de la capacité, voire du besoin, de l’être humain de produire des représentations qui lui sont propres, concernant son identité et sa sexualité. Pour bien saisir le caractère incomplet et circulaire de l’idée que « nous faisons ce que nous faisons parce que nous sommes qui nous sommes », il faut comprendre le rôle de la pensée inconsciente et des représentations inconscientes dans la vie psychique. Le fantasme inconscient, une production mentale qui, selon nos connaissances actuelles, est une capacité exclusive de l’espèce humaine, ajoute pour chaque être humain un maillon hautement personnalisé dans la chaîne de causalité. Laplanche et Pontalis (1973) en donnent la définition classique suivante :

⁴ Traduction libre.

⁵ Traduction libre.

⁶ Traduction libre.

« Scénario imaginaire où le sujet est présent et qui figure, de façon plus ou moins déformée par les processus défensifs, l’accomplissement d’un désir et, en dernier ressort, d’un désir inconscient ⁷» (p. 314).

Les deux auteurs poursuivent en précisant « Ce n’est pas un *objet* que le sujet imagine et convoite, pour ainsi dire, mais plutôt une *séquence* dans laquelle le sujet a son propre rôle à jouer, et les permutations de rôles et attributions de sens sont possibles ⁸». Comment concevoir la causalité lorsqu’elle relève de la production de sens de la part du sujet, non seulement sous la forme de signes ou de signifiants pour désigner et communiquer avec les autres à propos d’objets, mais comme une émanation du désir d’être désiré, fondement de la motivation humaine? Le sens spécifique qu’une personne attribue à une interaction interpersonnelle influera sur sa perception d’elle-même et sur son évaluation de sa position psycho-sociale, et se répercutera sur son comportement. *Ne pourrait-on alors affirmer que par la création d’un sens implicite dans le fantasme inconscient, la personne devient sa propre cause, de façon limitée mais non moins essentielle?*⁹

Je propose d’approfondir notre étude du fantasme inconscient en retraçant ses origines jusqu’à la préhistoire de nos vies à la lumière de la notion des *réponses interprétatives primales*.

Réflexions post-freudiennes sur la causalité psychique

On peut résumer la littérature post-freudienne comme une vaste exploration de deux champs ouverts par Freud : une étude plus intense des capacités psychiques innées dans les différentes phases de leur développement, et une attention détaillée à l’influence du *nebenmensch*, la personne qui prend soin du nourrisson et l’environnement dans lequel il se développe. Dans l’inexhaustible pulsion d’*auto-théorisation* qui sous-tend la croissance vers l’âge adulte, la réalité que rencontre l’enfant est déjà prédigérée et préformée par ceux et celles qui prennent soin de lui ou d’elle. L’inclusion de l’autre humain dans le développement est un ajout essentiel, qui complexifie la réflexion psychanalytique sur la causalité. Le nourrisson humain est une machine à produire du sens, un sens toujours et ultimement auto-référentiel, mais aussi toujours et ultimement absorbant le discours de l’autre/Autre à son propos. De plus, comme l’a souligné Piera Aulagnier (1975), du fait de notre dépendance et de notre impuissance infantile, avant que nos propres capacités de représentation ne soient complètement développées, nous n’avons pas d’autre choix que de nous fier au discours de nos premiers donneurs de soins pour connaître les détails du premier chapitre de notre vie. Au cours de cette inévitable période de préhistoire, quelqu’un, un adulte proche, a dû et doit projeter du sens sur nous dans notre état infantile ouvert, et formuler pour nous une inscription initiale. Aulagnier désigne ce mécanisme comme la « violence de l’interprétation » nécessaire de la part des parents, qui inscrit dans l’enfant une origine étrangère inévitable et fondamentale à toute identité. C’est dans le discours parental que les premiers marqueurs identitaires du « je » sont trouvés ou imposés. C’est seulement après que

⁷ Traduction libre.

⁸ Traduction libre.

⁹ Il est au-delà de la portée de cet article, et de ma compétence, de comparer la notion de *causa sui*, d’être la « cause de soi », telle qu’elle est traitée ailleurs, à l’intérieur et en dehors du champ de la psychanalyse, notamment dans les travaux d’Ernest Becker, de Norman O. Brown, d’Ernst Cassirer, de Friedrich Nietzsche, de Robert Kane, ou de Jean-Paul Sartre.

son psychisme a reçu cette empreinte initiale, et qu'il a développé des outils suffisants de symbolisation, que l'enfant peut prendre le relais du processus d'auto-historicisation et (idéalement), le modifier à son gré. Pour l'enfant, la réalité est une expérience qui a d'abord été interprétée par le discours de la culture locale et des autres qui l'entourent (93-94); *pour l'enfant, la réalité est déjà une construction intersubjective.*

La condition humaine implique l'assujettissement à un décalage ontologique précoce : nous sommes qui nous sommes en raison de ce que nos parents nous ont transmis, mais cette transmission ne se fait pas par osmose; nous « théorisons » (je reviendrai un peu plus loin sur la connotation excessivement cognitive de ce terme) ce que nous recevons d'eux. *Nous en faisons quelque chose.* Mais il ne faut pas oublier – et Freud a été le premier à le postuler – que la première quête de connaissance de l'enfant porte sur les origines, et en particulier *les siennes. Il est donc essentiel de se rappeler que la première activité de production de sens et le premier déclencheur des fantasmes inconscients sont liés au désir d'avoir été engendré.* Au tout début, nous n'aspérons pas à être libres, nous ne cherchons pas à choisir; nous désirons plutôt être l'objet du désir de nos parents, de notre famille et de notre communauté. Il serait malaisé, dans un premier temps, de concevoir cette construction de sens comme relevant d'un choix plutôt que d'une nécessité fondamentale¹⁰. C'est sur elle que repose le fonctionnement du futur « je ».

Jean Laplanche (1999) a ajouté un autre registre à notre activité d'auto-historicisation, en postulant que nous ne pouvons comprendre nos propres pulsions libidinales sans prendre en compte la sexualité inconsciente qui nous est parvenue de nos parents sous la forme de messages énigmatiques. Ces messages sont brouillés : le bébé doit tenter d'en tirer un sens. Laplanche appelle cela le travail de « traduction » par le nourrisson et l'enfant, une traduction toujours vouée à rester incomplète ou à être déformée en raison des outils cognitifs et linguistiques inadéquats dont l'enfant dispose, et du fait aussi que l'adulte ne connaît pas les fantasmes inconscients qu'il transmet. Nous sommes loin de comprendre pourquoi et comment un enfant conçoit une interprétation donnée à cette période précoce de sa vie, et ce sens peut demeurer inaccessible. Tout ce que nous savons, c'est qu'une partie de l'histoire provient des parents et une partie, de l'enfant, mais la séquence précise et la contribution propre à chacun sont non seulement perdues dans les brumes du temps, mais étaient fondamentalement ambiguës au moment de la conception de l'histoire. Les constructions issues de la collaboration entre le patient et l'analyste ne sont que des tentatives de deviner les données originelles de l'histoire. C'est en travaillant à rebours à partir de fantasmes actuels et conscients, et de suppositions sur les fantasmes inconscients, que le patient et l'analyste arrivent à produire une construction de la *pensée* inconsciente du petit enfant, à savoir, ses traductions archaïques des messages énigmatiques de ses parents, et ses efforts constants pour en intégrer les restes non traduits. Ce travail psychique formateur est un effort de théorisation de-soi-et-des-autres de la part de l'enfant à partir de ses expériences intersubjectives primales. Les fantasmes de fustigation analysés par Freud sont prototypiques, dans la mesure où le sujet ne peut jamais se rappeler ces événements *comme tels*. Ces fantasmes sont « une construction de l'analyse, mais non moins nécessaire à cet égard »¹¹ (1919, p. 185). Ainsi, les versions les plus profondes du fantasme ne peuvent être vécues *subjectivement*; elles ne peuvent être convoquées à la conscience sans un acte de

¹⁰ Joel Kantor (2020, p. 130) cite le propos suivant de Selma Fraiberg : « En toute franchise, je pense qu'un enfant pré-adolescent qui a pleinement reconnu le fait d'avoir été rejeté par ses parents n'aurait aucun désir de vivre ».

¹¹ Traduction libre.

construction, qui est en soi un acte de théorisation. Nous devons à Freud la réalisation du fait que le *je* n'est pas là où *ça* semble penser par la médiation de symptômes.

Laplanche pousse plus loin l'analyse de ce « déplacement » en affirmant que nous ne sommes pas les créateurs de notre réalité psychique, mais qu'elle vient au nourrisson et au tout-petit par l'intermédiaire de l'autre, et qu'elle est donc implantée ou « invasive ». Néanmoins, mon intérêt pour les réponses interprétatives primales est entièrement compatible avec le poids que Laplanche accorde aux « traductions » de l'enfant, bien que ce dernier se sente assujéti à ces processus de pensée plutôt que d'en être l'agent. « Quelle est la personne qui me parle? » (Laplanche 1994, p. 163). À ce stade germinal, il y a une ambiguïté entre l'intérieur et l'extérieur, le pouvoir et la sujétion, la position de spectateur et celle d'acteur, comme Freud le souligne dans cette conclusion : « tous les signes sur lesquels nous avons l'habitude de fonder nos distinctions tendent à se brouiller quand nous nous approchons de la source »¹²(1919, p. 206). Nous sommes donc, *du moins partiellement*, les auteurs inconscients du fantasme qui nous détermine, qui a forgé notre sort. On trouve une version antérieure de cette idée dans un article de Wallace datant de 1986, dans lequel il désignait le sens et le « fantasme chargé d'affect » (p. 935) comme des « causes efficaces » du comportement humain. En proposant le concept de *réponse interprétative*, je tente de circonscrire une circularité paradoxale composée d'une stimulation externe et d'un affect/effet interne. J'essaie de rendre compte de quelque chose qui, dans son essence, échappe au langage : l'idée d'une réponse interprétative (avec toute l'ambiguïté sémantique d'un automatisme personnalisé) et de sa contribution à une identité ultérieure centrale (plus ou moins consciemment assumée). En réaction à ces messages énigmatiques, Laplanche affirme que des « constructions ou idéologies ou théories représentant la façon dont ego synthétise pour lui-même son existence : approximativement, mais aussi bien compulsivement » (1992, p. 411).

Le concept de *réponse interprétative* revitalise les références de Freud à la causalité. En voici un exemple tiré de *La psychopathologie de la vie quotidienne* : « En laissant de côté une partie de nos fonctions psychiques, parce que non justiciables d'une explication par la représentation du but en vue duquel elles s'accompliraient, nous méconnaissons l'étendue du déterminisme auquel est soumise la vie psychique. » (1901, p. 257). La référence à des « processus intellectuels très compliqués, complètement extérieurs à la conscience » (p. 264), formulée quelques pages plus loin, ne contredit pas la conception de la formation de l'inconscient comme une *réponse affective/interprétative*.

Bien que nous ayons éclairci plus haut le caractère représentationnel (contrairement au caractère factuel archivistique) de l'inconscient freudien, il semble que Freud ait conçu la création de sens de façon auto-centrée. Le sens était ipso-centré selon Laplanche ou phylogénétiquement importé : Freud n'avait pas pleinement élaboré le contexte de l'intersubjectivité et de la communication primale. Or, deux pages après la citation des *Cinq leçons* qui figure plus haut, Freud propose cette hypothèse intéressante qu'en prenant un de ses parents ou les deux pour objet de ses désirs érotiques, l'enfant : « *suit généralement une quelconque indication de ses parents, dont l'affection porte les caractéristiques les plus claires d'une activité sexuelle, bien que ce soit une activité sexuelle inhibée quant au but* » (1910, p. 47; soulignement ajouté¹³).

¹² Traduction libre.

¹³ Traduction libre.

D'après Laplanche, c'est seulement dans son étude sur Léonard de Vinci que Freud fait une allusion plus explicite à l'influence des premiers donneurs de soins sur l'organisation du désir de l'enfant. Pour sa part, Laplanche y distingue deux mouvements, dont l'un est le transfert de messages énigmatiques de l'adulte à l'enfant, et l'autre, la formulation par l'enfant de réponses à cette stimulation excitante, mais incompréhensible. Le sujet émergent est d'abord la cible de la sexualité inconsciente de l'adulte, et cherche en même temps à être reconnu par l'adulte. La capacité de découvrir sa propre causalité dans le désir des autres est, comme nous l'avons souligné, essentielle au désir de continuer de vivre.

Laplanche privilégie le terme « traduction » pour décrire le travail psychique de l'enfant qui décode les messages énigmatiques de ses parents. La notion de « traduction » ne me satisfait pas vraiment, bien que j'en apprécie la cohérence avec les multiples niveaux de la trajectoire intellectuelle de Laplanche. La signification moderne de la notion de traduction¹⁴ implique la conversion d'un sens préexistant dans un autre code linguistique, même en tenant compte du processus que Laplanche appelle la « traduction intersémiotique » (2007), à savoir la conversion de gestes en mots. Les termes « auto-théorisation » ou « interprétation » me paraissent préférables, car plus proches du saut psychique qu'implique la représentation de sensations très primitives et de perceptions ambiguës dans un esprit immature. Ces termes semblent avoir une portée plus large pour rendre compte de la spéculation inconsciente sur les motifs et pensées des autres que j'attribue aux réponses interprétatives primales. En fait, Laplanche ne nous impose pas l'usage du terme « traduction », comme on le voit dans la citation ci-haut. Il était tout à fait disposé à permettre l'ajout d'autres équivalents, comme « construction (ou auto-construction), idéologisation, auto-théorisation (« théorie » étant pris au sens des « théories sexuelles infantiles ») » (1992, p. 411). Il a par ailleurs souvent souligné que ce qui est traduit ou interprété n'est généralement pas un code linguistique ou un message organisé. Le message adulte « compromis » est transmis sous la forme de fragments ambigus verbaux et non-verbaux, plutôt que de signifiants clairs. Ces fragments sont chargés d'affect et accompagnent les transactions corporelles entre l'adulte et l'enfant. Ils laissent de profondes empreintes sur le corps¹⁵. Le terme « transduction », proposé par Scarfone (2015, 2019), est un substitutif intéressant, évocateur dans ses deux définitions usuelles. La première, soit la transformation d'un état physique à un autre, comme celle d'un solide en un liquide, répond à l'objection d'une traduction purement linguistique. La deuxième définition, bien que Scarfone ne l'évoque pas lui-même dans les deux articles cités en référence, désigne le transfert de l'ADN d'une bactérie à une autre par l'intermédiaire d'un virus bactériophage. Cette dernière définition est une belle métaphore pour

¹⁴ « Du latin *tradūcere*, composé de *trans* 'à travers' et *dūcō* 'mener, conduire'. Le mot *traducere* signifiait en latin 'transporter', acception largement attestée dans l'italien des premiers siècles, survivant encore dans l'usage judiciaire (it. *tradurre in tribunale*) et d'ailleurs fréquente. Mais l'humaniste Leonardo Bruni, par une interprétation erronée de *traducere* ... – donna l'essor à une signification nouvelle du mot, celle de 'transporter d'une langue à une autre'. Jusqu'au XV^e siècle, le mot le plus employé pour 'traduire' (en latin ainsi qu'en italien, en français) était *translatare* (avec sa famille *translatio*); or, l'extension de *traducere* avec l'acception nouvelle fut si forte qu'elle gagna toute l'Europe Occidentale ainsi que le roumain. » — (S. R. Ripeanu, *Les Emprunts latins dans les langues romanes*)

¹⁵ Laplanche affirme que la notion de « traduction » nous rapproche de la question posée par le message énigmatique, l'énigme n'étant pas dans la curiosité du sujet mais dans la communication elle-même. Il lui est important d'insister sur l'antériorité de l'autre dans la réalité de son message.

désigner la contagion de l'enfant par l'inconscient de l'adulte, de l'analyste par celui du patient et vice-versa. Par contre, la notion de réponse interprétative primale a l'avantage de véhiculer la *participation créative du sujet inconscient dans son ancrage à l'existence avec une perspective qui lui est propre*¹⁶.

Tous les termes que j'ai privilégiés, tels que théorisation, traduction, pensée, décision et interprétation, sont trompeurs si on les conçoit comme des initiatives cognitives conscientes et secondarisées. La critique d'André Green (1999) est fort pertinente lorsqu'il fait remarquer que dans la description que Freud fait de la structure psychique après les années 1920, le ça n'est pas constitué de représentations refoulées, comme le supposait le premier modèle de l'inconscient, mais plutôt rempli d'une énergie instinctuelle indifférenciée. Nous devons à Winnicott et à d'autres auteurs qui ont contribué à l'élaboration de ce que décrit Brusset (2006) comme « le troisième modèle », notamment Loewald et Roussillon, la réalisation que c'est la qualité des interventions des premiers donneurs de soins qui imprègne graduellement d'un sens communicable les présentations psychiques précoces du désir. L'activité primitive de création de sens du nourrisson et du tout-petit, avant qu'il ou elle ait acquis un registre adéquat de pensée symbolique, présente des mouvements archaïques peu mentalisés dans lesquels la marge de « représentation » ou « d'idéation » est mince, et la quantité d'affect et de désir, prédominante. À ce stade de l'activité psychique, le mouvement est plus fort que le contenu. La description par Green (1995) de ce processus affectif comme une anticipation de la rencontre du corps du sujet avec un autre corps (le corps de l'autre imaginaire ou présent) est plus proche du proto-sens produit par ces événements émotionnels primitifs que les termes tels que « théorisation », « traduction », « interprétation », « auto-historicisation », entre autres. Ces proto-sens premiers ne peuvent se transformer en véritables traductions ou théories que dans une introspection ultérieure. Ainsi, toute traduction ou théorie est en réalité une approximation verbale ou pour utiliser un autre terme freudien, un *la*(1905¹⁷) de ce que Green désigne comme le « champ magnétique » de l'inconscient (p. 289). Ou, pourrait-on ajouter, du champ magnétique des aspects énigmatiques de l'interaction avec l'adulte. L'image du champ magnétique implique une certaine directionnalité, mais la force à l'état pur est plus ou moins dominante selon les qualités psychiques des premiers donneurs de soins, qui peuvent faciliter ou entraver la capacité de l'enfant de greffer un sens approprié et intégrable sur ses états d'excitation.

L'évocation du bouleversement du corps dans un état d'excitation, d'angoisse et de perte, suivi d'une fixation, est un dénominateur commun central des études de plusieurs auteurs. Leclair, suivant Lacan, parle de signifiants inconscients élémentaires associés à un moment de forte excitation infantile, moment associé à la fois au plaisir et à la perte de proximité avec le corps maternel primal. Anika Lemaire propose cette formulation : « Tous les objets de désir du sujet seront toujours un rappel d'une première forme expérience de plaisir, d'une scène vécue passivement, et renverront à ce vécu, par des liens associatifs de plus en plus complexes et nuancés au fil du temps. Il y a, à propos de tout scénario fantasmatique, un choix imposé par l'ineffable de certaines marques, inscrites dans le discours inconscient, comme signifiants du désir. Il faut un objet pour unir ces points épars » (1970, p. 275). Notons que Lemaire utilise le mot « choix » pour parler de signifiants liés à une expérience passive. Bien qu'elle n'explique pas cette apparente contradiction, je suppose que l'usage du mot « choix » renvoie au besoin du

¹⁶ [Trouver la proposition de « conception » contre « théorisation » que fait Aulagnier en *Les destins du plaisir?*](#)

¹⁷ Traduction libre.

proto-égo de comprendre et d'unifier les empreintes psychiques disparates et déroutantes laissées sur le corps, et de leur donner un sens propre au sujet, un sens qui ne peut être assumé comme un choix que dans l'ultériorité. De toute évidence, il semble que ce soit la position adoptée par Raymond Cahn : « Il faut donc que le moi découvre ou élabore le fait d'éprouver – au sens de se soumettre, d'accepter comme un fait ce à quoi on ne peut rien – les marques imprimées en lui par l'objet » (2002, p. 98).

Aulagnier fait une observation semblable en établissant un lien entre la réaction d'excitation et le désir de maîtrise par la connaissance : « Ce qui a été perçu comme une source d'affect déclenche un travail d'investigation, un besoin de savoir qui ... pousse à répondre à une question causale : pourquoi a-t-on vu cela, pourquoi cela a-t-il été imposé ou refusé, était-ce révélateur ou dissimulateur, etc.? Du plaisir de voir, on passe au plaisir de l'élucidation, de trouver les causes et conséquences de ce voir » (p. 334¹⁸).

Les *impressions* émotionnelles fondatrices (les excitations qui ont *laissé une empreinte* dans l'esprit de l'enfant vulnérable) déclenchent un mécanisme inconscient de protopensée, ou de prototraduction, dont le produit n'est accessible à la construction et/ou à la déconstruction que plus tard dans le développement. Ces impressions primales et les pulsions de désir qu'elles entraînent sont devenues l'essence invisible du fantasme inconscient. Le fantasme inconscient repose toujours sur un triangle qui engage et organise une part très intime de la vie libidinale précoce du sujet, alors que son environnement était plus envahissant que filtrant et protecteur. Le fantasme définit la position du sujet dans le triangle, ou plus précisément, il crée trois positions auxquelles le sujet peut s'identifier. Quelque chose en nous a répondu/a été ému, ce qui a sécrété un fantasme qui est excitant même quand il semble être auto-destructeur. Dans cette réponse, nous avons trouvé une place unique dans l'univers, une place dans laquelle notre identité et notre désir sont deux faces d'une même position inconsciente. La subjectivation de ce fantasme ne peut se faire que dans un temps ultérieur, alors qu'il est important de réfléchir à ce qui a été et qui demeure autogratisant dans l'interprétation/la traduction/la création de sens à propos de soi et des autres, et à ce qui a par conséquent été évité/ou assumé dans les défis du développement. Il est facile de suivre Roussillon (2010) dans sa conviction que les désirs ne sont pas de simples défoulements, mais qu'ils véhiculent un message adressé à l'objet, un message qui appelle aussi une réponse.

Je ne voudrais pas conclure sans mentionner les nombreuses contributions de Leo Rangell (1971, 1986, 2009) au concept de la volonté inconsciente, qu'il considérait comme un ajout à la liste des fonctions du moi, soit la fonction décisionnelle inconsciente de l'ego. Tout en partageant notre intérêt pour la pensée inconsciente, l'emphase que met Rangell sur le processus secondaire le place à distance de l'idée d'auto-théorisation primale par le tout-petit. Sous cette importante réserve, sa réflexion peut se rapprocher de la nôtre :

« Alors qu'avec cette première incursion du déterminisme inconscient, l'être humain est devenu moins responsable qu'il ne pensait l'être, avec le présent prolongement dans l'action inconsciente, il est aussi plus responsable de ses actes qu'il ne le soupçonne¹⁹ » (2009, p. 1162).

¹⁸ Traduction libre.

¹⁹ Traduction libre.

Un grand nombre de psychanalystes conviendraient que ce que permet l'analyse (quand elle fonctionne) est la réouverture par le patient du sens figé de sa pensée et de son fantasme inconscient. On peut considérer l'analyse comme un phénomène opérant dans le « manteau psychique » de la création de sens, de l'auto-théorisation incessante qui fait partie de l'interaction entre le moi et les autres. La consistance de cette zone de transfert et d'interprétation varie d'une personne à une autre : diffuse chez les uns, pliable ou assez rigide chez d'autres, mais potentiellement active, et potentiellement capable de transformer le sens des liens. C'est là que des éruptions ou de petites fuites de l'inconscient entrent en contact avec les messages des autres, ainsi qu'avec ce que nous avons fait de leurs anciens bombardements sur nous. Cet espace psychique de transcription et de contenance plus ou moins silencieuses (connu techniquement parmi les psychanalystes comme le préconscient), est le siège d'un degré de liberté potentielle dans le sens psychanalytique, c'est-à-dire dans l'après-coup d'une prise de conscience partielle du déterminisme inconscient, interne et externe, qui est en jeu. Le travail de réponse interprétative se poursuit, et il nous appartient, même s'il a été oublié, et même s'il semble être au-delà de notre contrôle conscient.

L'isolement théorique d'un moment enfoui, ou plus probablement, des moments enfouis des réponses interprétatives primales, est à la fois un concept familier, en écho à la notion de refoulement, et inédit comme *causa sui* dans la réorganisation de l'appréhension clinique. Un nouvel éclairage met au jour les limitations du modèle thérapeutique exclusivement fondé sur l'interprétation. Nous pourrions dire que c'est rarement l'interprétation elle-même qui est transformatrice. C'est plutôt à la modification de l'ancienne réponse, qui entraîne une altération de la charge pulsionnelle dont elle était porteuse, qu'on peut attribuer la mouvance psychique, quand elle se produit. Peut-être est-ce une autre façon de mettre en contexte l'énigme de la double inscription. L'interprétation d'une représentation dans une instance du psychisme (le moi) ne modifie pas nécessairement son inscription dans une autre instance (le ça), car ce qui est présent dans la deuxième n'est pas une idée ou un mot, mais la charge affective de la présentation-chose d'une réponse primale. Ainsi, ce qui est en jeu n'est pas une question de choix cognitif mais de causalité psychique complexe. Les composants infantiles de la passion sexuelle adulte laissent peu de place à la liberté, mais ils ont leur propre histoire intime.

Conclusion

J'ai entrepris de réexaminer le déterminisme psychique comme une couche de causalité auto-déterminante tissée au fil de la théorisation du tout-petit sur ses origines dans le désir de l'autre. Dans un premier temps, j'ai d'abord souligné que selon Freud, le déterminisme psychique est lié aux pensées, aux représentations. Ensuite, j'ai examiné la conception, freudienne aussi, du déterminisme psychique lié au fantasme inconscient, que l'on peut considérer comme un précipité du désir en tant qu'acte psychique auto-formateur. Enfin, j'ai présenté le concept post-freudien d'un déterminisme psychique lié aux réponses à la fois corporelles et interprétantes au discours et aux messages énigmatiques des premiers donneurs de soins. Notre création de sens est une réponse interprétative primale aux sens conscients et inconscients que nous devinons à leur égard. Notre théorisation découle d'un désir d'être l'objet de leur désir, et elle est à l'œuvre bien avant l'émergence d'un moi ou d'un « je » conscient, doté de la fonction langagière. Cette théorisation n'en est pas moins doublement nôtre : nous la construisons et elle nous construit. On peut supposer que ma proposition s'applique aux personnes dont la structure psychique et celle de leurs parents se situe, ou s'est située, dans le registre névrotique. Le message de l'autre a été implanté, non intromis, pour reprendre la distinction de Laplanche entre un message qui n'est

que partiellement contaminé par l'inconscient du parent et un message qui n'est d'aucune manière décanté ou symbolisé, ne laissant à l'enfant aucune marge de métabolisation psychique.

Puisque les réponses/fantasmes inconscients de l'enfant se soudent à l'armature qui lui est proposée dans les représentations/métabolisations que lui présentent son environnement humain, le résultat identificatoire est composite : moitié autodéterminé, moitié hétérodéterminé. C'est dans la petite part de théorie auto-générée, ajoutée à toutes les sources de déterminisme qui le précèdent, que le *sujet* individuel advient à l'existence. Dans cette mince couche de notre âme, notre réponse interprétative primale a produit quelque chose *qui nous définit singulièrement et intimement*. L'idée que ce minuscule éclat de sens puisse mener éventuellement vers un sentiment d'identité personnelle, d'orientation sexuelle et de responsabilité peut paraître absurde à certains, mais c'est précisément ce à quoi d'autres accordent le plus de valeur à propos d'eux-mêmes et des autres. Le fait qu'une partie si infime du vaste champ naturel soit aussi transformatrice ne devrait pas être surprenant depuis que nous avons découvert le peu de différence entre notre génome et celui du chimpanzé ou l'immense écart entre la brièveté de notre existence en tant qu'espèce et la chronologie de la vie sur cette planète. L'invention par Wallmark de l'expression « causalité nonnecessitante » (1997) me plaît car elle laisse présager une pause entre le sens et l'action, un moment réservé au questionnement sur ce que nous faisons avec les sens que nous avons déjà créés. La création de sens *l'un à propos de l'autre et l'un pour l'autre* pourrait être la plus grande marge de liberté dont nous disposons.

Références :

- Aulagnier, P. (1975). *La Violence de l'interprétation*. Paris : PUF.
- Basch, MF. (1978). Psychic determinism and freedom of will. *International Review of Psycho-Analysis* 5, 257-264.
- Breuer, J. et Freud, S. (1893-1895). Études sur l'hystérie. *Œuvres complètes II*, 1-305.
- Brusset, B. (2006). Métapsychologie des liens et troisième topique. *Revue française de psychanalyse* 70, 1213-1282.
- Cahn, R. (2002). *La fin du divan?* Paris. Odile Jacob.
- Freud, S. (1893-95). Études sur l'hystérie. *Œuvres complètes II*, pp ??.
- Freud, S. (1905). Fragment d'une analyse d'hystérie. *Œuvres complètes VI*, pp ??
- Freud, S. (1901). Psychopathologie de la vie quotidienne. Traduction de S. Jankélévitch, 1922. p. 257 : (psychaanalyse.com).
- Freud, S. (1910[1909]). Cinq leçons, *Œuvres complètes X*, pp ??.
- Freud, S. (1916-17). Leçons d'introduction à la psychanalyse. *Œuvres complètes XIV*, pp ??
- Freud, S. (1919). Un enfant est battu. *Œuvres complètes XV*, pp ??.
- Friedman, L. (1965). The significance of determinism and free will. *International Journal of Psychoanalysis* 46, 515-520.
- Green, A. (1999). On discriminating and not discriminating between affect and representation. *International Journal of Psychoanalysis* 80, 277-316.
- Kantor, J. (2020). Selma Fraiberg: A life journey in psychoanalytic social work. *Psychoanalytic Social Work* 27, 119-138.
- Krystal, H. (1978). Trauma and affects. *Psychoanalytic Study of the Child* 33, 81-116.

- Laplanche, J. (1994). Responsabilité et réponse. Dans *Entre séduction et inspiration : l'homme*. Paris : PUF. 147-172.
- Laplanche, J. (1992). Entre déterminisme et herméneutique. Dans *Le primat de l'autre en psychanalyse*. Paris : Flammarion, 1997. 385-415.
- Laplanche, J. (2002). Les échecs de la traduction. Dans *Sexual*. Paris : PUF 2007, pp. 109-125
- Laplanche, J. & Pontalis, J.-B. (1973). *The Language of Psycho-Analysis*. Trans. D. Nicholson-Smith. New York : WW Norton.
- Petrow, S. (2020). Sexual orientation isn't a preference. *USA Today*, 16 octobre, p. 7A.
- Rangell, L. (1971). The Decision-Making Process—A Contribution from Psychoanalysis. *Psychoanalytic Study of the Child* 26, 425-452.
- Rangell, L. (1986). The Executive Functions of the Ego—An Extension of the Concept of Ego Autonomy. *Psychoanalytic Study of the Child* 41, 1-37
- Rangell, L. (2009). The Role of Unconscious Volition in Psychoanalysis: Commentary on Meissner. *Journal of the American Psychoanalytic Association* 57(5), 1157-1165.
- Rifflet-Lemaire, Anika. (1970). *Jacques Lacan*. Bruxelles. Charles Dessart.
- Roussillon, R. (2010). The Deconstruction of primary narcissism. *International Journal of Psycho-Analysis* 91, 821-837.
- Scarfone, D. (2015). Enactive cognition, the unconscious, and Time. *Psychoanalytic Inquiry* 36, 388-397.
- Scarfone, D. (2019). The Sexual and psychical reality. *International Journal of Psychoanalysis* 100, 1248-1255.
- Smith, JH. (1978). Psychoanalytic understanding of human freedom: Freedom from and freedom for. *Journal of the American Psychoanalytic Association* 26, 87-107.
- Wallace, ER (1986). Determinism, possibility, and ethics. *Journal of the American Psychoanalytic Association* 34, 933-974.
- Wallwork, E. (1997). Determinism, free will, compatibilism. *Journal of the American Psychoanalytic Association* 45, 307-31.